

# Flash Scilicet – Exhibition

## Exhibition[1]

### Exhiber la jouissance

Dans notre société post-moderne, la libre exhibition de son intimité est devenue une nouvelle manière d'être, un nouveau rapport à l'Autre, à travers notamment des applications telles qu'*Instagram*, *Facebook*, *Vine* ou encore les blogs *pro-ana* (*pro-anorexia*) qui tendent vers le pire dans la monstration revendicatrice du corps cadavérique de l'anorexique et la jouissance qui lui est associée.

Jean-Luc Monnier, dans son texte « Exhibition », nous rappelle l'étymologie de ce terme et l'historique de ce signifiant, passant d'un versant « localisé et borné » à celui de « globalisé et illimité ». En quelque sorte le voile est tombé au moment où la toile s'est tissée.

L'auteur nous indique que cet acte d'exhiber son intimité convoque chez l'autre l'un des objets petit *a*, le regard, l'objet scopique : « "il faut" voir l'invisible ». L'exemple paradigmatique de cette exhibition reste la pornographie qui a envahi internet jusque dans ses profondeurs avec le *deep web* qui a « la prétention de montrer [...] la jouissance ».

Aujourd'hui, avec la force de frappe planétaire de *YouTube*, une exhibition d'un autre ordre fait son apparition : montrer la pulsion de mort sous son aspect le plus cru à travers des vidéos de décapitation qui font de ces têtes humaines tranchées des trophées phalliques. Couper la tête d'un autre a toujours existé – l'état français a arrêté de le faire en 1981–, mais l'exhiber au-delà de la place publique à l'échelle mondiale est nouveau et participe à la propagande terroriste orchestrée par *Daesh*. Ce n'est pas de la pornographie au sens propre du terme, mais l'aspect pulsionnel est lourdement convoqué chez le voyeur qui jouit de voir « cette *furor*

*monstrandi* [...] en essayant de faire surgir le plus réel, le moins standardisable ».

C'est ainsi que le documentaire « Salafistes » vient d'être interdit aux mineurs par la commission de classification, comme pour un film pornographique. Pourquoi ? C'est qu'il n'y a aucun voile, aucun discours qui met en perspective ce que l'on voit, comme c'est souvent le cas dans les documentaires historiques très crus sur la *Shoah*.

Visionner sans voile et sans discours la jouissance du djihadiste trancheur de tête, ce n'est pas la même chose que de regarder Ned Stark se faire décapiter dans *Game of Thrones* ou de découvrir stupéfait les têtes coupées de plusieurs de nos personnages préférés dans le dernier volume de la BD *The Walking Dead* ! Nous sommes protégés par la fiction. Mais sur *YouTube*, ce qui est exhibé est ce qu'il y a de plus réel dans la jouissance et dans l'exploitation politique des corps, réduits à des pièces détachées sous la forme de déchets.

[\[1\]](#) Monnier J.-L., « Exhibition », *Le corps parlant. Sur l'inconscient au XXI<sup>e</sup> siècle*, Scilicet, AMP, Collection rue Huysmans, 2015, p. 125-127.

---

## Flash Scilicet – Jouissance féminine

Jouissance féminine[\[1\]](#)

La question « Qu'est-ce qu'être une femme ? » parcourt le film de Todd Haynes, *Carol*, sorti en salle en janvier 2016. Dans les années 1950, deux femmes issues de milieux sociaux

différents se rencontrent et tombent amoureuses. Thérèse (Rooney Mara) est effacée, timide, discrète. Indécise, divisée, elle hésite entre deux vocations professionnelles, entre deux hommes. Elle est mal à l'aise dans son corps qu'elle habite avec difficulté.

À l'opposé, Carol (Cate Blanchett) assume avec élégance et raffinement les semblants de la féminité. Ses tenues colorées contrastent avec la pâleur de Thérèse. Elle entretient avec son propre corps un rapport d'adoration. L'esthétique, l'apparence, l'image des corps et le regard sont centraux et servent de fil rouge au réalisateur pour aborder la question de l'énigme de la jouissance féminine. Dès le premier regard, Thérèse est captivée par l'image de Carol, qui incarne pour elle l'idéal de la perfection féminine. Elle représente, à ses yeux, l'Autre femme, une « vraie » femme, capable d'assumer d'avoir un corps et de l'habiter. Dans ce film, nous suivons le chemin de ces deux femmes.

Dans le Séminaire III, Jacques Lacan indique que ce chemin est toujours plus compliqué pour la femme que pour l'homme. Il y a une dissymétrie, qui est une dissymétrie signifiante : parce qu'« il n'y a pas à proprement parler, dirons-nous, de symbolisation du sexe de la femme, comme tel »[\[2\]](#), il n'y a pas d'identification féminine possible.

Comme Dora, fascinée par Mme K qui incarne sa propre question sur sa féminité, Thérèse est captivée par l'image de Carol. « En dépit de ses péripéties devant le miroir, elle, dont l'être ne coïncide pas avec le corps qu'elle a, ne trouve pas la définition du corps de la femme, son identité. »[\[3\]](#) C'est pourquoi elle se captive dans l'image d'une Autre femme : l'imaginaire vient à la rescousse du manque de signifiant. C'est ce que ce film met en lumière. Nous n'avons pas un rapport d'identité à notre propre corps mais un rapport d'extériorité.

Thérèse voit dans Carol l'image d'une femme dont l'être et le

corps seraient parfaitement noués, ce qui n'est pas possible. En effet, au lieu « d'un rapport d'identité, nous avons avec le corps le même rapport qu'avec "un meuble" au point que ce corps – qui fonctionne tout seul sans que nous en sachions rien – peut nous apparaître comme étranger à nous-mêmes. » C'est parce que nous construisons avec ce corps « un rapport d'adoration » que cela nous est voilé. La notion de *parlêtre* qu'introduit Lacan dans son dernier enseignement met l'accent sur le mystère de l'union du corps et de la parole. C'est ce qui s'aperçoit à la fin de ce film : « les chaînes signifiantes sont branchées sur le corps »<sup>[4]</sup> et un nouveau rapport au corps est possible pour Thérèse, à partir d'une nouvelle modalité de rapport à la parole, c'est-à-dire à la jouissance. À condition de s'extraire de sa fascination pour l'idéal, fascination qui la rendait muette, un nouveau rapport à son désir féminin s'ouvre pour elle. de sa fascination pour l'idéal, fascination qui la rendait muette, un nouveau rapport à son désir féminin s'ouvre pour elle.

<sup>[1]</sup> Menghi C., « Jouissance féminine », *Scilicet – Le corps parlant – Sur l'inconscient au XXIème siècle*, collection rue Huysmans, Paris, 2015, p. 185.

<sup>[2]</sup> Lacan J., *Le Séminaire*, livre III, *Les Psychoses*, Seuil, p. 198.

<sup>[3]</sup> Op. cit., *Scilicet*, p. 186.

<sup>[4]</sup> Op. cit., *Scilicet*, p.183.